



## ***Dominique Lapierre : infatigable pèlerin***

*Connaître le bien et ne pas le faire n'est que lâcheté.*

Confucius

À 80 ans, Dominique Lapierre est un homme pressé. Il faut le suivre dans cette touffeur ambiante qui ferait défaillir tout autre que lui. À chaque pancarte jalonnant la route depuis Calcutta, il exulte. Il y en a des centaines, accrochées aux arbres, aux poteaux téléphoniques, arborant sa photo et des slogans qui lui souhaitent « Long life, beloved Dominique Dada » (« Longue vie bien-aimé grand frère Dominique »). Il est arrivé épuisé. Il repart galvanisé par « l'amour de ces gens ».

Devant l'immense gâteau coiffé de 80 bougies, alors que 12 500 élèves venus des trois écoles de Bhangar, qu'il a créées, entonnent un vibrant « Happy birthday Dada », il retient son souffle, se nourrit de ces bouffées d'émotion. Au milieu de la foule, son visage irradie. Pour l'occasion, une ribambelle de gamins arborent des casquettes rouges sur lesquelles un directeur gentiment zélé a fait inscrire : « We love you Dada... Nobel, Nobel, Nobel ! We demand for you. »

Touché par l'intention, Lapierre proteste : « Avec les 7 roupies que chaque casquette a coûté, nous aurions pu aider encore plus d'enfants... » Sous son vieux panama élimé, l'homme providence, érigé quasiment au rang d'idole dans ce pays adorant 20 millions de divinités, se prend soudain la tête : comment va-t-il encore une fois trouver les moyens de financer la multitude de centres et de projets humanitaires nés de sa générosité ?

Lors de la réception grandiose donnée en son honneur au *Dominique Lapierre Centre of Excellence* qui, depuis douze ans, recueille et éduque des milliers d'enfants souffrant de sévères handicaps physiques ou cérébraux, l'atmosphère s'assombrit soudain quand il annonce qu'il va devoir amputer de 20 % le prochain budget du foyer. « Ce centre magnifique fait pourtant un

travail qu'aucune instance gouvernementale, qu'elle soit nationale ou locale, n'accepterait de prendre en charge », plaide-t-il. Avec, pour la première fois, un déficit de près de 1 million d'euros pour un budget annuel total de 2,5 millions, que les dons et ses droits d'auteur ne parviennent plus à couvrir, Lapierre doit, à l'aube d'une nouvelle année, envisager de telles extrémités.

**Avec l'énergie de l'espoir,  
il cherche de nouveaux soutiens du côté de l'Inde qui brille**

« Je vais aussi devoir fermer des écoles, désarmer sans doute l'un de nos bateaux-hôpitaux qui sillonnent les 54 îles du delta du Gange, qu'aucune carte du monde ne recense, égrène-t-il avec peine. Les responsables de ces centres pleuraient quand je le leur ai annoncé. » La crise financière européenne et américaine a, en effet, tari l'arrivée d'une bonne partie des dons que Lapierre recevait de ses lecteurs. « Bon nombre de ceux qui nous envoyaient naguère 1000 euros, n'en envoient plus que 100. Faire front devient difficile ! »

Avec l'énergie de l'espoir, il cherche de nouveaux soutiens du côté de l'Inde qui brille. Apprenant que Lakshmi Mittal, milliardaire indien et roi de l'acier, venait d'acquérir pour 70 millions d'euros une propriété dans la presqu'île de Saint-Tropez, à quelques encablures de sa maison de Ramatuelle, Lapierre s'est jeté sur son vieux stylo Parker pour lui souhaiter la bienvenue et tenter de l'émouvoir. La lettre est restée sans réponse... Il a pourtant vu s'ériger au cœur de Bombay la tour de 27 étages d'un des deux frères Ambani, fils de pompiste ayant fait fortune dans les fibres textiles...

Le fait d'être le seul Français à avoir été décoré par la présidente de l'Inde de l'ordre du Padma Bhushan – l'ornement du Lotus, la plus haute décoration civile du pays –, en reconnaissance pour son engagement humanitaire, autorise à Lapierre quelques coups de gueule. Aux abois, il en use. Dans une interview publiée à la une du quotidien « The Times of India », l'écrivain philanthrope ose dénoncer le manque de solidarité de certains riches Indiens pour les pauvres de leur pays.

« Chaque soir, 800 millions d'habitants de la 10<sup>e</sup> puissance économique du monde, qui n'ont que 1 euro par jour pour survivre, se couchent le ventre à moitié vide. Cent millions d'enfants ne franchiront peut-être jamais le seuil d'une école et 50 millions de femmes parcourent chaque jour plus de 10 kilomètres pour rapporter 5 litres d'eau potable », explique-t-il, un peu las que l'on oppose les 8 % de croissance annuelle insolemment affichés par l'Inde à la nécessité de continuer d'aider ses déshérités. Dans une allocution aux responsables d'une vingtaine des principales firmes indiennes, représentant un capital de 50 milliards de dollars, il n'a pas hésité à lancer, en montrant la paume de sa main : « Voici le porte-avions sur lequel vous pouvez faire atterrir votre générosité. »

Dans le trafic des camions et des pousse-pousse de Calcutta, Lapierre a aperçu l'autre jour deux Bentley neuves et une Ferrari. « Des voitures dont le prix d'achat me permettrait d'arracher 50 000 enfants à la tuberculose, de les éduquer et de les former à un métier. » Il fut un temps où lui, l'aventurier libre aimant la belle vie, sillonnait l'Inde, avec son frère de plume Larry Collins, à

bord d'une vieille Rolls-Royce Silver Cloud. « À l'hôtel Taj Mahal de Bombay, le palace que des terroristes pakistanais attaquèrent il y a trois ans, on m'avait donné une chambre juste au-dessus du parking afin que je puisse surveiller la vénérable voiture, se souvient-il. Pour qu'on ne vole pas la statuette qui orne la calandre, je l'avais raccordée au Klaxon. Chaque fois qu'un coup retentissait dans la nuit, je descendais en pyjama. C'était en 1972, quand Collins et moi achevions notre enquête pour notre saga sur l'indépendance de l'Inde, "Cette nuit la liberté". Notre route avait alors croisé celle d'Indira Gandhi et d'illustres maharadjahs, mais aussi celle de milliers de pauvres paysans, tireurs de pousse-pousse et coolies de Calcutta. » La Silver Cloud coule une vieillesse paisible à Ramatuelle.

« Aujourd'hui, dit Lapierre, je ne retournerais pas en Inde en Rolls-Royce. »

En guise d'avertisseur, c'est désormais une clochette qui tinte au fond de sa poche, « le grelot que mon ami Hasari Pal, tireur de pousse-pousse à Calcutta, m'a donné avant de mourir à 32 ans, terrassé par la tuberculose. Cet homme-cheval avait parcouru 50 000 kilomètres pieds nus, attelé aux brancards de la carriole qui transportait ses clients. Sa sueur fournissait l'énergie la moins chère du monde... » Sur la Cinquième Avenue de New York, la Via Veneto de Rome ou sur les Champs-Élysées, partout où il va donner des conférences afin de recueillir des dons pour sa croisade humanitaire, Dominique Lapierre entend au fond de sa poche « la voix de ceux qui n'ont rien, mais qui sont des modèles d'humanité parce qu'ils ont gardé la force de sourire et de remercier Dieu pour le moindre bienfait ».

**Dans l'enfer de la *Cité de la joie*,**

**Dominique Lapierre a trouvé les vrais héros de notre planète**

L'Inde a absorbé une partie de la vie de cet aventurier, né d'un père diplomate et d'une mère journaliste, qui a commencé à forger sa légende en parcourant les coins chauds de la planète pour Paris Match. « J'avais déjà enquêté dans les bidonvilles du Bronx et les favelas de Rio, j'étais prêt à me confronter à Calcutta », raconte-t-il. Il y laissera une partie de son cœur. Un cœur qui, depuis trente ans, bat au rythme des habitants de cet entrelacs de ruelles et de taudis qu'il a baptisé la *Cité de la joie*, et où il a planté le décor de son plus grand succès littéraire. « Un enfer où l'espérance de vie ne dépasse pas 40 ans, mais où j'ai trouvé les vrais héros de notre planète, des hommes, des femmes et des enfants qui savent rester debout face à toutes les adversités. Ces rencontres ont changé mon existence », reconnaît-il.

Dans la foulée du succès de « Cette nuit la liberté », Dominique Lapierre et son épouse débarquent un beau matin dans la chapelle de Mère Teresa, en plein cœur de Calcutta. Ils lui montrent une enveloppe de 50 000 dollars. « C'est une goutte d'eau dans l'océan des besoins, dit Lapierre à la religieuse, mais nous aimerions que cette somme permette de guérir des enfants souffrant de la lèpre. » Mère Teresa sourit : « Sans cette goutte d'eau, l'océan ne serait pas l'océan. »

« Cette petite femme toute courbée répandait une véritable onde d'amour quand elle traversait les bidonvilles. Elle m'a montré le chemin », raconte l'écrivain.

Elle conduit les deux Français à un ancien vendeur de chemises et de cravates de Londres. James Stevens a plaqué sa Jaguar, sa maison de Gloucester et son lucratif commerce pour venir à Calcutta s'occuper d'enfants lépreux, les guérir, les éduquer. Quand les Lapierre rencontrent ce bienfaiteur de l'humanité inconnu, il n'a plus une roupie pour continuer son œuvre d'amour. Il va devoir fermer son foyer, *Résurrection*, et renvoyer à la déchéance de leur bidonville les 120 enfants qu'il y accueille. Dominique est tellement impressionné qu'il tend son enveloppe à l'Anglais avant de lui faire une promesse extravagante : « James, vous ne fermerez jamais votre foyer *Résurrection* ! » C'était il y a trente ans.

Depuis, grâce aux droits d'auteur de son best-seller « La Cité de la joie »<sup>▲</sup> (12 millions d'exemplaires et un film), l'écrivain et sa femme ont construit un campus pour 310 garçons et filles victimes de la lèpre, ouvert 102 écoles, creusé 650 puits d'eau potable, alphabétisé les femmes de 3 000 villages, distribué 5 millions d'euros de microcrédits, lancé 4 bateaux-hôpitaux au secours du million d'habitants des 54 îles du delta du Gange. Pour fêter ses 80 ans, Lapierre a réuni le groupe de supporters étrangers qui l'accompagnaient. Il les a emmenés dans cette *Cité de la joie* où il avait passé deux ans pour préparer son livre. L'ancien quartier, grand comme trois terrains de football, n'a rien perdu de ses bruits, de ses odeurs, de son humanité grouillante. « Des enfants pataugent toujours dans ses égouts à ciel ouvert, raconte Lapierre. Mais la plupart des taudis, jadis infestés de rats et de scolopendres, ont laissé la place à une série d'immeubles de six ou sept étages hérissés d'antennes satellites. convoité par les spéculateurs, l'endroit a pris des allures de petit Manhattan. »

Le « grand frère » venu d'Occident a promis à tous ceux qui l'acclamaient qu'il serait bientôt de retour. D'ici là, il reprendra son bâton de pèlerin. Mère Teresa disait que « sauver un enfant, c'est sauver le monde ». Lapierre sait qu'il a encore beaucoup de monde à sauver dans cette Inde devenue sa seconde patrie. Tout en songeant à sa succession. Un jour qu'il s'étonnait que « la sainte de Calcutta » n'ait pas organisé la sienne, elle lui avait vivement répondu : « My dear Dominique, quand viendra le jour, God will provide » (Dieu y pourvoira). « C'est exactement ce qui s'est passé, explique Lapierre. Aujourd'hui, sa congrégation des *Missionnaires de la Charité* attire toujours autant de vocations. »

Quand il se demande ce que deviendront les milliers de jeunes autistes, spastiques, trisomiques, sourds et muets que sa femme et lui tentent d'éveiller à une vie active à force d'amour et de soins acharnés, Lapierre s'accroche à cette phrase durant ses nuits de cauchemar : « God will provide... »

Caroline Mangez, 2012  
(Adaptation)

---

<sup>▲</sup> Un prêtre catholique français, un jeune médecin américain, une infirmière et un tireur de pousse-pousse indien se rencontrent sous les cataractes de la mousson. Ils s'installent dans l'hallucinant décor d'un quartier de Calcutta pour soigner, aider, sauver. Au milieu des inondations, des rats, des scorpions, des dieux, des fêtes et des soixante-dix mille "lumières du monde" qui peuplent la *Cité de la joie*. Leur épopée est un chant d'amour, un hymne à la vie, une leçon de tendresse et d'espérance pour tous les hommes de notre temps...